

## L'impossibilité d'une île. L'histoire littéraire française à l'épreuve de la mondialisation

Timo Obergöker  
University of Chester

Comme dans peu de pays au monde, l'histoire littéraire française établit un lien entre la nation et la narration, étaye une identité collective et constitue une autre forme de récit national. Si la plupart des nations européennes se constituent à l'heure qu'il est par le biais d'une histoire (à la fois historique, héroïque et événementielle), l'histoire littéraire fournit à la France une sorte de récit parallèle constitutif de la cohésion d'une communauté imaginaire— et c'est là que réside l'une des nombreuses exceptions culturelles françaises<sup>1</sup>. Il suffit de regarder des titres comme celui du livre de Pierre Lepape, *Le Pays de la littérature*, interrogeant le rôle qui revient à la littérature dans l'espace public français pour s'en convaincre. De ce rôle éminent que joue la narration au sein de la nation, découle la nécessité d'expliquer, d'éduquer. Voici ce qui explique son importance au sein du projet pédagogique national en France. Et nombreux sont les manuels d'histoire littéraire expliquant la littérature française, et par ce truchement, la France aux jeunes Français. On pensera notamment à l'exemple le plus éminent, le *Lagarde et Michard*, le manuel scolaire de l'histoire littéraire française, qui, en six volumes, se veut un inventaire de l'histoire littéraire en extraits - une entreprise considérable! Cette histoire littéraire n'étant pas sans soulever des problèmes, c'est notamment la critique inspirée des *Cultural studies* d'origine anglo-saxonne qui lui reproche de trop s'en tenir à une histoire littéraire mâle, blanche et hétérosexuelle. On va revenir sur ce point.

Dans un domaine éducatif plus vaste, au-delà des cours de français, il convient de citer *Le Tour de France par deux enfants*, le manuel classique d'histoire-géographie des Troisième République et Quatrième République écrit par Augustine Fouillée sous le pseudonyme de G. Bruno. L'histoire en est vite racontée: suite à la mort accidentelle de leur père, deux enfants alsaciens sillonnent la France et, à travers leurs aventures, expliquent les piliers de l'identité française aux autres enfants, et ce faisant, leur inculquent un certain amour de la patrie. Bien évidemment que la littérature française joue tout son rôle au sein de ce texte. Ainsi, les deux jeunes garçons visitent Château-Thierry, la ville natale de Jean de La Fontaine et rendent hommage à sa statue :

Vous avez reconnu, chers enfants, ce grand poète dont vous apprenez les fables par cœur, LA FONTAINE. C'est un des écrivains qui ont immortalisé notre

---

<sup>1</sup> Nous ne cherchons pas à interroger le principe même de l'histoire littéraire et ses limites. Pour ceux qui souhaitent le faire, je renvoie aux textes de Dume (2005) et de Veit (2008).

langue: ses fables ont fait le tour du monde, on les lit partout, on les traduit partout, on les apprend partout. Elles sont pleines d'esprit, de grâce, de naturel et même temps elles montrent aux hommes les défauts dont ils devraient se corriger. (Fouillié 269)

Dans le même volume, nous trouvons un extrait consacré à Racine qui est peut-être encore plus significatif :

Racine devint un grand poète à son tour et fit paraître à Paris une série de chefs d'œuvres qui contribuèrent à l'éclat du siècle de Louis XIV : ce sont des pièces de théâtre en vers, appelées tragédies, où l'on représente des événements propres à émouvoir. Racine avait une âme tendre et généreuse. Il comprenait combien le roi XIV, sur la fin du règne, avait tort de ne pas mettre fin aux règnes continuels et aux abus dont souffrait le peuple. Il composa sur ce sujet un écrit où il exprimait respectueusement au roi son avis et ses idées de réforme : le roi fut irrité et le poète fut disgracié. (Fouillié 148)

Deux points sont à retenir concernant ces deux passages : ils mettent tous les deux en valeur un des aspects-clés de la culture française, son universalité, soulignée par la répétition du lexème 'partout' dans la première citation. Le message en est clair : la littérature française jouit non seulement d'une réputation internationale, mais les valeurs dont elle est porteuse sont applicables aux quatre coins du globe. Ainsi, depuis Rivarol et son *Discours sur l'universalité de la langue française*, la langue française est universelle tout comme les produits culturels nés en elle. Pour ce qui est de la citation sur Racine, elle renvoie clairement à deux aspects centraux de la culture française un peu plus complexes à saisir. Le récit collectif français envisage le Grand Siècle classique comme le point culminant de son histoire culturelle. De la sorte, puisque son paroxysme se situe dans le passé (contrairement à l'optimisme anglo-saxon où le meilleur reste toujours à venir), la notion même de déclin est inhérente au récit collectif français.

Il y a un autre point qui mérite que l'on s'y attarde : la forte inscription spatiale de la culture française. S'il y a une constante dans la culture française, c'est bien celle de la coïncidence entre son centre géographique et son centre symbolique. Là où au XVII<sup>e</sup> siècle, Versailles était le centre incontesté de la culture française en termes à la fois symboliques et réels (il est problématique de parler d'une économie de la culture au XVII<sup>e</sup> siècle), à l'heure qu'il est, le centre incontesté de la culture française se situe dans les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> arrondissements parisiens où se trouvent les éditeurs et les Universités de renom. Il sera bon de revenir sur ce point.

Encore dans les années 1960/70 prévalait le modèle d'une histoire littéraire classique, axée sur les prouesses et sur la perfection du Grand siècle, partie intégrante du projet patriotique français. C'est ainsi que Roland Barthes affirme dans son texte largement méconnu *Réflexions sur un manuel* :

Troisième élément de ce souvenir d'enfance : ce souvenir est centré et son centre est – je viens de le dire – le classicisme. Ce classico-centrisme nous paraît anachronique ; pourtant nous vivons encore avec lui. Encore maintenant, on passe les thèses de doctorat dans la salle Louis Liard, à la Sorbonne et il faut faire l'inventaire des portraits qui sont dans cette salle: ce sont des divinités qui président au savoir français dans son ensemble. [...] Il y a aussi dans cette structure centrée sur notre histoire de la littérature une identification nationale: ces manuels d'histoire mettent en avant, perpétuellement, ce qu'on appelle les valeurs françaises [...] (Barthes 145)

L'hypothèse formulée plus haut d'une coïncidence entre canon littéraire et espace se trouve d'ailleurs largement confirmée, le centre même de la vie littéraire française est clairement délimité en tant que centre tant géographique que symbolique : la Sorbonne qui incarne le mieux la littérature classique en en est à la fois l'espace consacré et le centre symbolique. Autre aspect fort intéressant et très important pour le contexte qui nous intéresse ici et le fait que Roland Barthes met en avant le caractère national et formateur de l'entreprise littéraire française, pilier d'un projet éducatif.

Avec la colonisation toutefois et l'émergence d'une littérature que l'on pourra appeler non métropolitaine (car cette littérature est bien davantage que seulement « coloniale »), l'histoire littéraire française va devoir relever un défi. Comment peut-on inscrire ces textes « émergents » et « nouveaux » dans le projet littéraire national. Une tâche dont va s'acquitter Auguste Viatte, auteur d'une *Histoire littéraire de l'Amérique française*. Dans un chapitre consacré à la littérature haïtienne, celui-ci d'expliquer :

La plus grande patrie de l'Homme Noir : la France. Car il faut bien se le répéter : la première fois qu'un homme noir a été citoyen, il a été citoyen français, la première fois qu'un homme de race noire a été officier, il a été officier français. Et notre acte de naissance, où se trouve-t-il ? Ne se trouve-t-il pas en France, dans la Déclaration des Droits de l'homme ? (Viatte 426)

Voici que la littérature émergente de l'outremer est immédiatement intégrée au projet universaliste français. Des siècles d'oppression et d'exploitation sont annihilés par la Déclaration des droits de l'homme et par les réformes très hésitantes du code de la nationalité après la Seconde Guerre mondiale. Il faut être juste : ce discours est assez typique d'un certain paternalisme colonial propre à son époque et il a clairement besoin d'être situé dans l'époque qui l'a vu naître.

Résumons brièvement : le champ littéraire français dans le sens que Bourdieu donne à ce terme est marqué par une relation étroite entre narration et nation. L'histoire littéraire constitue une sorte de courroie de transmission entre les deux en ce qu'elle établit un récit collectif indispensable à la cohésion nationale. Au sein de ce récit collectif, le classicisme joue un rôle prépondérant : envisagée comme le point

culminant de la production littéraire française, cette époque est censée incarner le mieux les valeurs « françaises ».

Or, depuis les années 1980 ce récit collectif se voit mis à l'épreuve par nombre de facteurs :

1. Le triomphe de la langue anglaise dans sa variante globalisée avec, y attendant, la victoire du capitalisme à l'anglo-saxonne.
2. L'émergence massive d'une littérature d'expression française faisant fi des liens entre territoire, langue et nation.
3. Des modifications profondes au sein ce que l'on pourrait appeler le champ mondial du savoir qui en bousculeront les coordonnées de base, tant et si bien que l'Université anglo-saxonne s'imposera comme modèle de transmission du savoir, et ce, aux dépens du modèle « jésuite » à la française. Dans le monde des Lettres et des Sciences humaines, ce développement va de pair avec une autre évolution : à partir des textes d'un certain nombre de philosophes français se constituera, aux États-Unis, un nouveau paradigme théorique qui affectera l'ensemble des Lettres et des Sciences humaines, la « *French theory* »<sup>2</sup>. Bien que construite à base d'éléments de théorie française que l'on peut vaguement subsumer sous la notion de « poststructuralisme » (encore que !), cette théorie servira de fondement idéologique à un ensemble discursif remettant profondément en cause le narratif d'une « nation une et indivisible » formant jusque-là la base même de l'auto-perception française. Force est donc de reconnaître que depuis les années 1980/1990 ce récit national commence à s'effriter. La politique identitaire des années 1970, quoique nettement moins puissante en France qu'aux États-Unis que fera sienne surtout le Mitterrand des années 1981-1984 et la marche des beurs en 1983 qui met en évidence le malaise grandissant d'une population immigrée laquelle n'est pas prête à se plier à ce grand récit collectif, sont autant d'éléments qui soulignent le début de la fin du modèle républicain classique (Laronde). Ce développement n'est pas limité à la France, il est patent dans tous les pays européens. Au cours des années 1980, le monde entre dans une nouvelle ère et le fait migratoire va modifier en profondeur les sociétés occidentales. C'est à Homi Bhabha que revient le mérite d'avoir relevé – entre autres – à quel point à présent la nation devient une entité de plus en plus précaire. Homi Bhabha de l'expliquer dans les termes suivants :

Counter-narratives of the nation that continually evoke and erase its totalizing boundaries – both actual and conceptual – disturb those ideological manoeuvres through which “imagined communities” are given essentialist identities. For the

---

<sup>2</sup> « C'est qu'en effet, de la musique électronique aux communautés d'internautes, de l'art conceptuel au cinéma grand public, justement et surtout de l'arène universitaire au débat politique, ces auteurs français ont atteint aux États-Unis, vers le tournant des années 1980, un seuil de notoriété officielle et d'influence souterraine auquel ils n'avaient jamais accédé chez eux. Sans être ceux d'idoles du grand écran, leurs noms ne s'y sont pas moins trouvés surcodés, graduellement américanisés, largement *dé-francisés*; noms devenus incontournables outre-Atlantique sans que le pays dont ils sont issus ait pris la mesure du phénomène. » (Cusset 12)

political unity of the nation consists in a continual displacement) of the anxiety of its irredeemably plural modern space – representing the nation's modern territoriality is turned into the archaic, atavistic temporality of Traditionalism. (213)

Cette vision nouvelle de la littérature dans la mondialisation n'est pas restée sans séquelles dans les départements de français autour du monde, notamment dans le monde anglo-saxon, qui ont profondément révisé les contenus de leurs programmes. Comme l'exprime Christopher Miller :

This shift is reflected in the curriculum of French in the United States (more than it is the case in France itself), they are no longer national, but rather transnational and even global. The French and Francophone binarism simply no longer reflects what anyone does or thinks. World literature in French should be a way of taking that fact fully into account and expressing it pedagogically. (42)

Ainsi, qu'on ne se leurre pas, la littérature-monde n'est pas tombée du ciel, elle est le résultat d'un long processus inauguré depuis la décolonisation, avec deux moments incubateurs. 1968 et 1981. Je ne vais pas m'exprimer longuement sur le manifeste historique Pour une littérature-monde en français, sur lequel des gens de plus de talent que moi se sont longuement penchés. (Panaïté, Porra, Francis et Viau pour n'en citer que certains). Je me contenterais de quelques remarques qui me semblent permettre de mieux en cerner l'ampleur. Le retentissement énorme qu'a eu ce manifeste prend la mesure d'un sentiment d'insécurité et en France et dans la francosphère parmi l'ensemble des acteurs qui travaillent en français ou pour la promotion du français, qu'ils vivent d'ailleurs dans un pays francophone ou non. Or, ce manifeste a besoin d'être contextualisé. À deux mois des élections présidentielles, la France traversait une crise profonde économique et morale<sup>3</sup>. En effet, la France peinait – et peine encore – à trouver sa place dans un monde mondialisé. Car le monde qui désormais faisait infraction en France était par beaucoup de Français, considéré comme une menace à l'identité collective. Hubert Védrine dans son rapport sur la France dans la mondialisation expliquait :

- 2 – Les racines de ce désir français de pouvoir être "contre" la mondialisation, cette espérance dans une "autre" mondialisation, sont profondes et ont été bien inventoriées :
- l'attachement au rôle structurant, protecteur et re-distributeur de l'État, et plus largement à celui de la volonté politique, rogné puis remis en cause par les marchés.
  - l'attachement à une identité et à une langue menacées par la marée anglophone (si la mondialisation se faisait en français, les réactions françaises seraient assez différentes).
  - la jalousie envers ce qui est perçu comme une américanisation.
  - une répugnance morale persistante envers l'économie de marché et son moteur, le profit : les Français seraient le grand peuple au monde le moins favorable, et

---

<sup>3</sup> C'est dans un contexte social, politique et culturel inquiet, morose même, que le manifeste « Pour une littérature-monde en français » est publié par Michel Le Bris et Jean Rouaud le 16 mars 2007.

de loin (35 %) à l'économie de marché.

- la volonté déterminée de conserver une large protection sociale contre la mise en concurrence directe des ouvriers français et chinois, et la précarité qui en résulte.

- l'attachement, catholique et marxiste, à l'égalité, voire à l'égalitarisme, la haine des inégalités spectaculaires et de l'enrichissement provoquant et indu générés par la mondialisation financière et l'économie "casino".

- la culture française reste marquée par l'Esprit des Lumières (Védrine)

Dans ce contexte de crise, dans de nombreuses publications, la culture française fut considérée comme "tiède" (Anderson), l'hebdomadaire *TIME*, dans son édition européenne, proclamait la mort de la culture française, idée qui fut reprise par Donald Morrison dans son livre *Que reste-t il de la culture française ?* (2008) De plus en plus, la France, nation culturelle s'il en est, voit que ce rôle est remis en question et, qui plus est, cette critique provient de l'espace anglo-saxon par rapport auquel la France a toujours ressenti une certaine supériorité. Il convient également de souligner que le retentissement qu'eut ce manifeste et le nombre de colloques, de numéros spéciaux, de livres et de blogues qui lui furent consacrés révèlent que la communauté académique partageait ce désarroi ou, pour le moins, a saisi cette occasion afin de renégocier le champ de force entre canon «classique français» et «nouveau canon francophone»<sup>4</sup>. Dans le feu de l'action, dans un texte qui date de 2010, je me suis exprimé de manière un peu hâtive et injuste sur la question de la littérature-monde (Obergöker 2010). Or, comme le souligne notamment Christopher Miller dans son texte sur la littérature-monde, et c'était l'un des aspects principaux de ma critique jadis, que c'est d'une vision écorchée du monde anglo-saxon que le manifeste souffre le plus :

The paragraph in the Manifesto that deals with the context across the channel revives an old French colonial tradition, namely England-envy. On two previous occasions, a trend from across the Channel was used as a spur for change in France. I am referring first to Abolitionism – which was imported from England physically and intellectually, *translated* to a France where it found a more barren soil – and second to the colonization of Africa in the late nineteenth and early twentieth centuries, when various members of the French colonial lobby argued that France should imitate Britain, a better colonizer. Here the manifesto says that the British got it right before the French [...]. (146)

Ainsi conçue, la littérature (fût-elle du monde) ou non, défait le lien classique entre la nation et la narration et s'inscrit désormais dans un contexte plus vaste. L'opportunité en est bien évidemment de créer de nouvelles solidarités permettant de résoudre des problèmes désormais globaux, le danger consiste à réduire le fait littéraire à une commodité, régie par un marketing désormais global.

Rarely in the latter half of the present century has one come across so unabashed a recommendation that the world, especially the Orient – Palestine, Algeria, India – and indeed all races, white and black, should be consumed in the form of

<sup>4</sup> Une discussion amorcée depuis l'article de Compagnon (1992). Voir aussi Golsan (2003) et Loucif (2008).



those fictions of this world which are available in the bookshops of the metropolitan countries; the condition of becoming this perfect consumer, of course, is that frees oneself from stable identities of class, nation, gender. [...] This is the imperial geography not of the colonial period but of late capitalism; commodity acquires universality, and a universal market arises across national frontiers and local costumes. [...] When cultural criticism reaches the point of convergence with the global market, one might add, it becomes indistinguishable from commodity fetishism. (Ahmad 217)

Face à l'émergence massive d'un type de littérature mettant en cause le récit national conçu comme le reflet de l'unité d'une langue, d'une terre et d'un peuple, les réactions étaient diverses et protéiformes. Il semble que le malaise contre ce mouvement se soit exprimé de manière plus subtile lorsqu'en 2009, les universitaires français se sont mis en grève contre la loi dite LRU; ils en ont, très vite, fait leur héroïne directement issue d'un des plus beaux romans d'amour du XVII<sup>e</sup> siècle, *La Princesse de Clèves*. La princesse était la protagoniste de maintes actions, c'était la « Clèves générale », de nombreuses lectures publiques furent organisées, les chiffres de vente du roman montaient en flèche, de nombreux chercheurs arboraient des badges avec « Je lis la Princesse de Clèves ! », ultime forme de résistance dans ce monde des incertitudes qui était désormais le nôtre. Cette idéalisation de la Princesse a une première raison parfaitement pragmatique : lors d'une interview à la télévision, Nicolas Sarkozy, alors Président de la République, déclarait ne pas bien comprendre l'utilité d'étudier une œuvre littéraire comme *La Princesse de Clèves* alors qu'on aspirait à un poste d'agent administratif, œuvre qu'il détestait comme il l'admettait sans ambages. Dans une ambiance idéologiquement surchargée après les élections présidentielles de 2007 et de crise à la fois économique et morale, cette citation a été un cadeau fait aux manifestants, car elle ne faisait que confirmer leur vision d'un président à la fois hostile à la culture et ignare, image que le Président de la République d'alors, il convient de l'admettre, prenait un certain plaisir à soigner.

Je me suis exprimé ailleurs sur les implications de cette résurrection mystérieuse de *La Princesse de Clèves*, issue subitement des limbes de l'histoire littéraire française, faisant une rentrée glorieuse dans un canon littéraire dont elle était en passe de disparaître (Obergöker 2008). Or il convient de retenir que cette réactualisation du canon littéraire, donc du centre symbolique de la littérature française été effectuée au centre géographique de la culture française. L'épicentre de la contestation était en effet les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> arrondissements parisiens qui sont en même temps les épicentres de la production culturelle française. C'est en Sorbonne et à la rue d'Ulm qu'eurent lieu la plupart des manifestations parisiennes, avec, à la clé des lectures publiques du roman de Mme de La Fayette. La plus importante s'est déroulée en présence de l'acteur Louis Garrel, tenant le rôle principal dans le film *La Belle Personne*, interprétation moderne du roman classique par le réalisateur Christophe Honoré, sortie la même

année. Lors de cette manifestation, Sophie Rabau, maître de conférences en littérature française à l'Université Paris Diderot-Paris 7, s'est exprimée en termes suivants :

Le roman de Madame de La Fayette est complexe, c'est vrai, mais nous croyons que dans la complexité, la réflexion et la culture, la démocratie est morte. Le rôle de l'université, c'est d'ouvrir à la culture. Nous sommes des gens qui voulons partager notre savoir. Parce que nous désirons un monde possible où nous pourrions, aussi, parler de *La Princesse de Clèves* et quelques autres textes, et pourquoi pas de cinéma, avec nos concitoyens, quelle que soit la fonction qu'ils exercent. (Les Inrockuptibles, 17 février 2009)

Loin de nous toute tentative de critiquer ce mouvement. Or, l'argumentation de la collègue française est riche en renseignements en ce qu'elle souligne la conviction que le canon littéraire (et accessoirement cinématographique) est indispensable à la cohésion nationale et à la démocratie. Par ailleurs, le fait que la connaissance de quelques textes canoniques transcende les couches sociales (ce qui me semble hélas irréaliste) est un autre indicateur pour l'importance accordée au canon. Que l'on m'entende : je ne parle pas d'une réactualisation consciente du canon, mais plutôt d'une réaction collective inconsciente face à l'érosion du canon classique – que ce fût à cause la perte de vitesse de la littérature classique ou par l'émergence de nouveaux textes en voie de canonisation, dont certains en provenance de la « périphérie ».

De la même manière, il est instructif d'observer comment la dichotomie entre ce qui est censé être le centre et la périphérie est négociée dans un ouvrage (là aussi parfaitement salutaire et extrêmement bien écrit) comme *La littérature française au présent* de Dominique Viart et Bruno Vercier. Dans l'introduction, nous lisons ceci :

Traiter vraiment de la littérature francophone suppose en effet des compétences bien diverses et très étendues : il faut être africaniste autant qu'américaniste, connaître le Québec comme la Suisse et la Belgique, sans oublier les communautés francophones dans leurs pays, au Liban, en Israël, et dans tant d'autres régions du globe. (9)

Notre objectif ne consiste nullement en une critique de cet ouvrage dont nous nous sommes maintes fois et avec grand profit servi. Il est remarquable toutefois comment les auteurs établissent une analogie entre la terre (l'Amérique pour le Québec) et une littérature qui en provient et que l'on est en droit d'analyser seulement à condition d'être familier avec sa région d'origine. La littérature n'est donc, a priori, pas globale ou universelle, elle est le reflet d'une région, d'un pays, d'un territoire clairement délimité.

Cette vision de la chose littéraire précisément est mise en cause par l'ouvrage de deux professeures américaines, Susan Rubin Suleiman et Christie McDonald, intitulé *French Global. A New Approach to Literary History*. Tant le titre que le sous-titre prennent la mesure de l'ampleur de



l'entreprise : de la nécessité de considérer le français comme une langue globale émane nouvelle approche de l'histoire littéraire. Eu égard à la forte inscription du français dans un territoire considéré comme le centre et la dichotomie « centre – périphérie » qui en découle, cette entreprise va à l'encontre de toute conception franco-française de l'histoire littéraire. (Les choses sont, en effet, plus compliquées que cela et ont beaucoup évolué ces dernières années.). Dans la préface, l'enjeu est clairement formulé :

French Global is not a study on World Literature, however, it is about literatures in French and the world [...]. Our focus is on literary traditions in French, inside and outside the country known today as France. The challenge is to read these works in relation to the globe: as world, as sphere, as a space of encounter with others and with the very idea of otherness. (McDonald et Suleiman XVII)

*French Global* est une histoire littéraire qui met en cause tout aspect épique et qui renonce à établir la linéarité intrinsèque à l'histoire littéraire. Au lieu de créer des causalités narratives (du style : le romantisme a été remplacé par le réalisme à cause de l'ampleur des divisions sociales en France et parce que la question sociale est arrivée sur le devant de la scène), elle privilégie des chapitres rédigés par des auteurs les plus divers afin de rendre compte de la multiplicité, des espaces et des déplacements qui marquent à présent les littératures en français. *French Global* regroupe des histoires des littératures d'expression française, au lieu d'en créer une seule homogène, linéaire et narrée sous forme d'épopée.

Dans un dossier consacré à *French Global* sur [fabula.org](http://fabula.org), site Internet de référence dans la recherche francophone en littérature, l'accueil était globalement positif, voire enthousiaste. Ce fait prouve bien les mentalités évoluent, à moins qu'il ne s'agisse d'un réflexe d'infériorité (attitude fort peu française, il faut en convenir) par rapport au capital symbolique dont Harvard, institution où les auteures occupent des chaires en littérature française, est porteur. Certaines voix critiques cependant s'élevèrent également, très instructives quant au contexte qui nous intéresse ici. Dans une critique notamment nous lisons<sup>5</sup> :

D'autre part il est clair que ce qui est « global » aujourd'hui, ce n'est pas le français, mais l'anglais : la globalisation est difficilement dissociable de la domination de la langue anglaise et de la culture anglo-américaine. On peut penser que les auteurs du livre ne se font nullement les promoteurs de cette domination. Mais force est de constater que dans les faits, et dans l'ouvrage lui-même, « global » a deux sens : il peut être équivalent de « *worldwide* », mais aussi, et plus souvent lorsqu'il s'agit du contemporain, de « non-européen », plus généralement de « non-occidental ». Comment penser, dans la notion même de « global », le rapport entre domination culturelle américaine et émergence d'un point de vue non-occidental ?

Ce qui est en jeu dans ce débat, c'est la position idéologique et institutionnelle des auteurs ; elle demanderait à être clairement située. Il existe en effet un risque de confusion entre le phénomène de globalisation culturelle, qui n'est pas

<sup>5</sup> L'auteur tient à souligner qu'il ne s'agit nullement d'une attaque personnelle contre l'auteur de cette recension dont il admire par ailleurs les travaux et surtout le style.

antérieur aux années 80, et la constitution du paradigme critique qui est ici présentée comme la triple « explosion » de la théorie structurale, des études féministes et de la francophonie (p. X). [...]. Leur convergence et leur amalgame dans ce qui peut apparaître, non sans raison parfois, comme une nouvelle doxa, créent cependant un rapport de force institutionnel. C'est pourquoi on attendrait des auteurs une réflexion explicite à la fois sur leur situation et sur la visée de leur entreprise. (Murat)

Le premier aspect de la critique porte sur l'aspect « global ». Comment en effet être dans une position culturellement ultra-dominante (de par le capital mentionné de l'Université américaine dont il était question plus haut) tout en cherchant à conférer une voix à la périphérie? Le deuxième aspect de la critique va dans un sens semblable. À partir des années 1980, nous sommes en présence de deux mouvements parallèles, la mondialisation culturelle et l'éclosion des *Cultural studies*, du féminisme et des études francophones. Comme le remarque l'auteur du compte-rendu, cette évolution dans le monde des Lettres et des Sciences humaines n'est pas fortuite; il est bien des catalyseurs institutionnels, dont l'Université anglo-saxonne, qui ont accéléré ce mouvement. Or, de l'autre côté, peut-être ne prend-il pas suffisamment en compte à quel point ces deux aspects sont liés : les études postcoloniales tentent de fournir un bagage conceptuel permettant de penser un monde marqué par la migration et l'hybridité qui l'accompagne. Car le centre et la périphérie deviennent des notions de plus en plus floues dans un monde mondialisé. M. Murat de continuer :

L'ouvrage promeut un nouveau canon, dont un aspect remarquable du point de vue sociologique est la place faite à des écrivains qui des deux côtés de l'Atlantique sont à la fois des professeurs et des collègues, comme Hélène Cixous (qui se taille la part du lion, avec seize pleines pages), Assia Djebar, Maryse Condé ou Julia Kristeva. Il n'est pas question de le reprocher aux auteurs, mais plutôt d'attirer l'attention sur la manière qu'elles ont de naturaliser ce nouveau canon sans s'interroger sur ses conditions de possibilité, sans se préoccuper d'en établir la généalogie et de le situer dans un marché globalisé du savoir. (Murat)

Ce passage a retenu mon attention pour deux raisons. D'abord, il se fait le défenseur d'un canon littéraire fixe et surtout praticable. Qui plus est, toutes les écrivaines citées en exemple, à part le fait d'être des professeures, sont des femmes qui ne sont pas nées en France métropolitaine; il semble ainsi d'autant plus incongru de chercher à les incorporer au canon français. Avec un peu de mauvaise foi, on pourrait argumenter qu'une partie du problème réside là. Même au risque de me répéter : la critique que nous avons soumise à un examen sommaire ici ne se veut pas aussi fondamentale qu'elle peut paraître de prime abord. En même temps, elle reflète une attitude parfois dérangeante à laquelle tout étranger ayant vécu ou étudié en France aura vraisemblablement eu affaire : quel que soit l'effort d'intégration que l'on fournit, quelle que soit la maîtrise de la langue ou le nombre de diplômes obtenus, on est souvent réduit à sa position d'étranger qui n'a aucune part au projet national (ou qui au bout de 45 ans

passés en France n'est pas assez français comme on l'a récemment reproché à Eva Joly qui a proposé des formes un peu moins martiales pour fêter le 14 juillet).

On l'a souvent dit, les études inspirées de la *French theory* ont peiné et continuent de peiner à s'imposer en France, en témoigne notamment la traduction extrêmement tardive d'un certain nombre de leurs textes-clé, comme ceux de Judith Butler, de Homi Bhabha ou de encore de Gayatri Spivak. Par ailleurs, les études postcoloniales en France ont rencontré dès le début de leur éclosion une certaine frilosité, voire d'importantes résistances institutionnelles<sup>6</sup>. En même temps, ce bilan est quelque peu à nuancer. Il existe, dans des endroits un peu moins centraux, comme les départements d'anglais ou de littérature comparée des gens de plus en ouverts qui travaillent sur toutes sortes de littératures non-canonisées (de jeunesse, féministe, migrante). En même temps, il faut reconnaître que le centre de la culture francophone (incarné par la Sorbonne) demeure assez réticente en ce qui concerne les Études postcoloniales. : Jean-François Bayart va jusqu'à les considérer comme un « carnaval académique », leur dénigrant de la sorte toute pertinence heuristique. Qui pis est, elles représentent une sorte de cheval de Troie par le truchement duquel le communautarisme, ennemi juré du modèle français d'assimilation à la française s'installe en France :

Pourtant, ni les études postcoloniales elles-mêmes, ni leur usage militant ou leur usage scientifique ne parviennent à se défaire de leur ambivalence initiale. Sous la plume de leurs théoriciens, le souci d'universalisme tourne souvent au discours identitaire, et le statut, philosophique ou scientifique, de leurs textes reste fréquemment incertain ce qui rend malaisé leur commentaire ou leur utilisation.  
(16)

À qui la faute? Les malfaiteurs sont aussi multiples que nombreux. Les universitaires à la recherche d'une niche les rendant intéressants, l'américanisation néo-libérale avec son *French-bashing* qui va avec (or si *French-bashing* il y a, pourquoi prendre la posture de l'intellectuel français, tellement années 50 et 60?). Et, là aussi les chevaux de Troie ne manquent pas. Ces Français qui osent renoncer au charme discret de l'Éducation nationale pour travailler outre-Atlantique ou outre-Manche qui, par excès de reconnaissance à leur nouveau pays d'accueil, font leur ce paradigme sans réfléchir une seconde à sa pertinence. Il convient de retenir que cette

---

<sup>6</sup> En raison peut-être des réticences de beaucoup à intégrer une telle problématique à la théorie littéraire, encore fortement marquée par le textualisme et le structuralisme, la France s'est distinguée dans un premier temps par une certaine frilosité à l'égard du postcolonial. [...] Si en 2007, Marie Claude Smouts notait encore dans *La question postcoloniale* qu'adopter une telle démarche demeurait en France une „provocation“ la multiplication récente des colloques et des publications sur ce thème témoigne d'un indéniable changement. Pour s'enraciner, le postcolonial à la française se cherche des ancêtres, mais aussi une identité propre: il dialogue avec ses penseurs, comme Édouard Glissant, et ses propres références culturelles. (Collectif Write Back 8)

catégorie heuristique ne s'est pas imposée parce qu'elle permet de penser ce monde affreusement compliqué qu'est le nôtre, non, elle est une stratégie marketing pure et simple dont la finalité est toutefois claire : il s'agit tout simplement d'embêter la France.

Dans ces conditions, ce n'est pas pécher par excès de polémique ou de méchanceté que de voir aussi, dans la soudaine promotion des postcolonial studies et dans la stigmatisation de l'arriération française, des choses comme une stratégie de niche des chercheurs en quête d'une part du marché académique ; une forme de coquetterie à mi-chemin du snobisme américanophile et du masochisme hexagonal ; une façon de réinventer la figure pourtant bien française de l'intellectuel engagé dans de justes luttes ; une manifestation de réinventer le conformisme de migrant chez des universitaires français ou d'expression française expatriés aux États-Unis et pris par l'air du temps ou la nécessité de donner des gages idéologiques à leurs institutions d'accueil ; une technique de marketing de la part des éditeurs qui mettent sur le marché des traductions trop tardives des grands classiques des postcolonial studies pour tenter de surfer sur les passions politiques du moment ; une façon de se dépendre de l'alma mater pour des enseignants africains ou simplement un exercice parmi d'autres du *French bashing* de rigueur à l'âge néo-libéral. (Bayart 37)

Quelles conclusions tirer de ces réflexions (trop succinctes)? Comme on l'a vu, le lien entre nation et narration constitue l'une des spécificités du modèle français. De ce lien découle une importance accordée à l'histoire littéraire au sein d'un projet pédagogique particulier. La colonisation n'a pas apporté une ouverture de ce modèle, les textes s'inscrivant dans la littérature coloniale ayant été intégrés à l'universalisme français sans leur reconnaître une certaine spécificité esthétique ou éthique.

Un questionnement remettant en cause le lien sacro-saint entre nation et récit a émergé en 1968, mais c'est au cours des années 1980, par une mondialisation accélérée et une érosion du français sur la scène internationale, une remise en cause du modèle assimilationniste à la française en termes d'immigration et, parallèlement, l'avènement en force des études postcoloniales que le lien a commencé à se défaire.

Au fur et à mesure que les littératures francophones avancent vers le « Graal » culturel, nous sommes en présence de certains réflexes de protection visant à préserver son centre. Il n'est pas certain que l'on puisse parler vraiment d'une attitude consciente, mais certains mouvements convergent vers la protection et la réévaluation du lien qui se fait jour entre la langue et le pays. Il est par ailleurs intéressant d'observer que la réticence envers toutes sortes de *Cultural studies* va de pair avec un anti-américanisme tantôt assez virulent, tantôt plus subtil. Le défi à relever à l'avenir est de taille et dépasse largement la seule histoire littéraire. Dans tous les domaines de la Francosphère le rapport entre centre et périphérie demande à être renégocié : politique, action culturelle et linguistique, économie...

De nombreux indicateurs montrent qu'à l'heure qu'il est, le français est la langue qui grandit le plus vite parmi les grandes langues mondiales (Secorun-Palet). Or cette expansion du français, en dépit de la vitalité démographique française, va s'effectuer notamment en Afrique subsaharienne. Le moment semble venu, en effet, de tenir compte de ce fait en créant une histoire (littéraire) commune, inclusive et - pourquoi pas? - héroïque, dans laquelle tous les francophones puissent se retrouver.

Qu'est-ce que j'entends par là ? Dispensant moi-même des cours d'histoire littéraire, l'aspect épique et fictionnel de l'histoire littéraire m'en paraît un élément important, dans la mesure où il permet une approche didactique d'une réalité très complexe. Il est clair aussi que les histoires d'hommes blancs et hétérosexuels ne sont pas en mesure de rendre compte de la richesse de la production littéraire en langue française après la colonisation. Il convient aussi d'établir un nouveau récit qui soit didactique et cohérent, mais susceptible d'inclure les textes de la Francophonie sans les réduire à leur seule dimension exotique. Il importe d'en finir avec la dichotomie entre le centre et la périphérie et dans le monde dans lequel nous vivons la distinction entre « littérature française » et « corpus francophone » n'a plus de raison d'être. L'objection qu'il faut être américaniste afin de pouvoir travailler sur la littérature québécoise est contrecarrée tous les jours par des romanistes partout dans le monde qui, avec beaucoup de succès, analysent le corpus québécois, en dépit d'une formation tout à fait classique. Si, effectivement, *French Global* constitue une étape importante sur ce chemin, il manque quelque peu cet aspect didactique, ce grand récit au sein de laquelle les écrivains sont des héros qui se battent pour leurs idéaux. Il est bon de savoir toutefois que ce travail est entamé. Cette grande histoire littéraire des littératures d'expression française paraîtra bientôt, j'en suis certain.

## Bibliographie

- Ahmad, Aijaz. *Theory: Classes, Nations, Literatures*. Londres: Verso, 1992.
- Anderson, Perry. *La Pensée tiède*. Paris: Seuil, 2005.
- Anon, "La Princesse de Clèves en marathon contre Sarkozy." *Les Inrockuptibles*. 17 février 2009. En ligne: <http://www.lesinrocks.com/2009/02/17/actualite/societe/la-princesse-de-cleves-en-marathon-contre-sarkozy-1144179/>.
- Barthes, Roland. "Réflexions sur un manuel." *L'enseignement de la littérature*. Eds. Serge Doubrovsky et Tzvetan Todorov, Paris : Plon, 1969. 183-189.
- Bayart, Jean-François. *Les Études postcoloniales. Un carnaval académique*. Paris: Karthala, 2010.
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. Londres : Routledge, 1994.
- Collectif Write Back, *Postcolonial Studies : Modes d'emploi*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon : 2013.
- Compagnon, Antoine. "The Diminishing Canon of French Literature in the US." *Stanford French Review* 15 (1992): 1-2.
- Cusset, François. *French theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie. et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte, 2005.
- Fouillée, Augustine (synon. G. Bruno). *Le Tour de France par deux enfants*. Paris : Belin, 1950.
- Francis, Cécilia W. et Robert Viau, eds. *Trajectoires et dérives de la littérature-monde. Poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*. Eds., Amsterdam/New York: Rodopi, 2013.
- Golsan, Richard T. "The Politics of French Literary History in the US and France today." *Substance* 32 (2003): 19-28.
- Hume, Robert D. "Construction and Legitimation in Literary History." *The Review of English Studies* 56.226 (2005): 632-661.
- Laronde, Michel. "La mouvance beure, émergence médiatique." *The French Review* 61.5 (avril 1988): 684-692.
- Lepape, Pierre. *Le Pays de la littérature*. Paris : Seuil, 2007.
- Loucif, Sabine , "French in American Universities. Towards the Reshaping of Frenchness." *Yale French Studies* 113 (2008): 115-131.
- McDonald, Christie/ Susan Rubin Suleiman. *French Global. A New Approach to Literary History*, New York: Columbia Press, 2010.
- Miller, Christopher L., "The Theory and Pedagogy of World Literature in French." *Yale French Studies* 120 (2011): 33-48.
- Morrisson, Donald. *Que reste-t-il de la culture française ? suivi de Le souci de grandeur d'Antoine Compagnon*, Paris: Denoël, 2013.
- "In Search of Lost Time." *The Time Magazine* 21/11/2007. Disponible en ligne: <http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,1686532,00.html>.



- Murat, Michel. "En quoi la littérature française est-elle 'globale'?" *Acta fabula* 13.1, 2012. Disponible en ligne: <http://www.fabula.org/revue/document6751.php>
- Obergöker, Timo. "Quand la Princesse de Clèves descend dans la rue. Patrimoine littéraire et contestation sociale dans la France d'aujourd'hui." *Grenzgänge* 15.30 (2008): 146-161.  
"Cinq thèses sur la littérature-monde en français. Une polémique." *Carnets. Revista electronica de Estudios Franceses* 2:2 (2010). Version en ligne: <http://revistas.ua.pt/index.php/Carnets/article/viewArticle/765>
- Panaïté, Oana. *Des littératures-monde en français. Écritures singulières, poétiques transfrontalières dans la prose contemporaine*. Amsterdam/New York: Rodopi, 2012.
- Porra, Véronique. "Pour une littérature-monde en français. Les limites d'un discours utopique." *Intercambio* 1: 33-54.
- Secorun-Palet, Laura. "Is French the Language of the Future?" *USA Today*, 31 mai 2014. Version en ligne: <http://www.usatoday.com/story/news/world/2014/05/31/ozy-french-language/9781569/>
- Viart, Dominique/ Bruno Vercier. *La Littérature française au présent*. Paris: Bordas, 2005.
- Védrine, Hubert. "La France dans la mondialisation. Rapport au Président de la République." Version en ligne: <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/074000535/index.shtml>
- Veit, Walter F. "Globalization and Literary History. Or Rethinking Comparative Literature History: Globally." *New Literary History* 39.3 (2008): 415-435.
- Viatte, Auguste. *Histoire littéraire de l'Amérique française*. Québec: Presses Universitaires de Laval, 1954.